Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 47 (1909)

Heft: 23

Artikel: Un mariage manqué : conte campagnard

Autor: Mercier, Louis / Hervelin, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206036

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

conviendrais le mieux pour le plus vitte. je vous assure Monsieur de vous remplir une place à merveill, j'ai 40 ans robust est fort, je suis mariéer est j'ai 2 Enfants un garçon et une fille, est j'écrit les 2 langes à fond Français et Laleman.

» Monsieur Veuillez agrée mes meillieur salutations les plus présantable Distinguées ». (Signature.)

ON PLLIORIAU

'a z'u passâ cllia moûda qu'on avâi dein lo vîlhio teimps, de payî on pllioriau po lè - mè rondzâi que vo z'einterrâ. L'ètâi, dio dâi dzanlye. - l'ètâi on'hommo avoué on mor refregnu, on tsapi nâ et grand quemet onna botollie d'on pot, - on du quemet on l'appelâve — onna zaqua à lame et dâi tsausse que serrâvant tellameint lè tsambe que dâi iâdzo sè faillâi dècouènâ bin adrâi lè dzènâo po pouâi lè z'einfattâ. Dèvessâi allâ dé coûte lè brancard iô on mettâi lo mort et pu coudhî plliorâ tant qu'âo cemetîro. L'è po cein qu'on l'appelâve lo pllioriau. Dinse on étâi su d'ître plliorâ per quauquon n'a pas, âo dzo de vouâ, lè dzein sant pas pî frâi bin adrâi qu'on lè crètique dza et que, se l'einterrâ ètâi reinvouyî de dâotrâi dzo, clliau que vant à la porsuita tsanteront quasu. Einfin, sè à rein de regretta clliau pllio-

Dein la coumouna de Mollie-Tchîvra, l'avant chè po pllioriau on corps qu'on lâi desâi Sabineau, por cein que l'avâi maryâ la Sabine de la Delèze, onna sorto de fenna qu'à Dieu la bène. Tot cein que savâi fère po son Sabineau, l'ètâi de lo bramâ, de lo potteyî, que ma fâi lè su que clli l'hommo pouâve dere que medzîve de la soupa âi truffie à midzo et de la soupa à la potta tot lo resto dau dzor, — et de la né que desant lè croûïe leingue. Dan, vaitcè qu'on dzor Sabineau va vè on camerardo que l'avâi à nom Breinnon et lài dit dinse:

- Dis vâi, Breinnon, tè foudrâi mè fère on petit serviço sta vèprâ.

- Se pu, oï: mâ n'è pas grand erdzeint à prètâ ora.

Oh! n'è pas po t'eimpronta de l'erdzeint.

- Et por quie è-te, dan?

- Ie sarâi de fère lo pllioriau à ma pllièce po l'einterrâ à l'assesseu que l'è dan sta vèprâ:

- Bin se te vâo! Ma porquie ne lâi va-to pas tè mîmo?

Porquie? que repond Sabineau, l'è qu'on mè trâirâi lè bouî que mè sarâi impossibllio de plliorâ vouâ : ma fenna l'è morta sti matin.

MARC A LOUIS.

LE VEUF ET LA VACHE

AMIN de Praz-Revon perdit sa femme. Comme un malheur n'arrive jamais seul, à quelques mois de là sa vache périt du charbon. Ce nouveau coup le plongea dans le

- Voyons, voyons, lui dit un jour son ami Pierre, tu n'es pas raisonnable: ta femme meurt, tu t'en consoles; ta vache te manque et te voilà pleurant comme une Madeleine! Il faut se faire une raison, nom de sort! Une femme vaut bien une vache, surtout quand elle est brave, économe et travailleuse comme ta pauvre Fanchon...

Je ne sais pas ce qui vaut le mieux, répondit Samin : il n'y a pas de mois qu'on ne me propose une nouvelle femme; quant à une vache, personne ne m'en a même offert la queue d'une.

LES CHAUSSES DE MICHEL BELLET

N nous communique le document ci-après, détaché dans le minutaire d'un tabellion lausannois du XVIIe siècle. Le lecteur y verra qu'à cette époque-là les vêtements étaient des choses de prix, qu'on s'ingéniait à faire durer le plus possible, et à propos desquels on passait des actes dans toutes les formes, comme pour des transactions immobilières ou pour un mariage.

« Le 12º jour du mois de juin 1657, honnête Michel Bellet ayant donné à teindre un haut de chausses à Janine femme de maître Pierre Barbaz et ayant ladite Janine donné une marque au dit Bellet lequel l'ayant perdue n'aurait pu avoir ledit haut de chausses sans faire quittance à ladite Janine. Voilà pourquoi, par le moyen de la présente, elle remet et délivre au dit Bellet ledit haut de chausses afin qu'elle en soit quitte et non recherchée à l'avenir. Que si quelqu'un apportoit à ladite Janine le double de ladite marque, icelui Bellet promet de tenir indemne ladite Janine envers et contre tous. »

Au temps où l'on prisait.

▼ Ect est extrait des cahiers d'un vieux priseur. « La tabatière est un des nombreux anneaux de la chaîne qui lie les hommes entr'eux.

» Parfois elle remplit l'office d'un baromètre. » Sortie violemment de la poche et tenue longtemps dans la main avant d'y introduire l'index et le pouce, - la prise aspirée bruyamment - indiquent l'orage (contrariété, colère concentrée).

» Etant tenue dans la main, si on la caresse en lui faisant faire mollement quelques mouvements de rotation, c'est calme plat, beau fixe (contentement, béatitude).

» Elle sert aussi de thermomètre.

» Lorsqu'un homme vous présente fréquemment sa tabatière pendant une conversation, cela indique un fort degré de chaleur. Cet homme a de l'estime pour vous ou veut le faire croire, ou bien encore il veut vous persuader d'une chose dont vous n'êtes pas bien convaincu.

» Un homme ayant l'habitude de vous donner régulièrement une prise, cesse tout à coup sans motif apparent de vous l'offrir, indique le froid. Cet homme a une haine secrète contre vous, il

faut vous en méfier.

» Sur le comptoir de plusieurs cafés de Paris, on voit une énorme tabatière dite omnibus; elle peut contenir une bonne demi-livre de tabac, quelquefois plus. Les habitués vont y puiser sans se gêner, et lorsque le cafetier remarque chez lui un nouveau visage, il va lui-même cérémonieusement lui offrir une prise de l'omnibus, en l'assurant qu'il peut en disposer à son

» C'est un moyen comme un autre d'attirer la pratique. F. R.

UN MARIAGE MANQUÉ

CONTE CAMPAGNARD

DIERRE LA GOYETTE était en train de s'habiller pour aller « fréquenter », quand la mère la Goyette lui dit:

Qu'est-ce que tu pourrais bien emporter à ta

mie, pour lui faire cadeau?

Ma foi, je n'en sais rien.

- Si tu lui portais deux ou trois prunes. - Des prunes? mais ils en ont plus que nous de

- Qu'est-ce que ça fait ? reprit la mère la Goyette. Ce ne sera toujours pas les mêmes. Je vais t'en

chercher quelques-unes.

La mère la Goyette s'en alla devant la maison secouer un prunier et revint un moment après avec sa devantière pleine de prunes : de grosses prunes reine Claude qui avaient de la farine sur la peau. Elle les enveloppa, bien comme il faut, dans un mouchoir propre et elle dit à Pierre :

Tu verras que ça lui fera plaisir. Et elle ajoute en faisant de petit yeux :

— Tu comprends, quand on veut se marier, faut faire le gentil, et il faut se faire bien voir de la famille... Quand ton pauvre père venait me voir, moi, il m'apportait toujours quelque chose.

Pierre la Goyette «fréquentait» Marie Tenrô, une jolie fille du village des Perches, qui avait des terres, des prés, des bœufs, des vaches, des cochons, des chèvres, et qui n'avait ni frères, ni sœurs. Quand ses parents seraient morts, elle aurait bien trente

Aussi Pierre y tenait à cette Marie Tenrô. Depuis Pâques, tous les dimanches il allait la voir. Marie ne disait pas non, mais les parents Tenrô trouvaient à redire que Pierre la Goyette n'avait que deux vaches, et, ma foi, ils ne se pressaient point de dire oui. Le mariage était, comme on dit chez nous, sur la balance.

Pour aller « fréquenter », Pierre avait fait une toilette digne du président de la République. Il avait commencé par tirer un seau d'eau au puits et avec une pièce de savon blanc, il s'était flanqué une « débarbouillade » à lui faire fumer la peau. Hardi je te frotte, hardi je te savonne, et il reniflait, éternuait, gargouillait dans son seau, comme un âne qui a renissé une tabatière. Ah! par exemple, quand il eut fini, on aurait pu se mirer dans sa

Ensuite, il avait mis son habit qu'il avait étrenné à Pâques. Une lévite qui lui faisait vzig, vzac, sur les fesses, à chaque pas qu'il faisait, une culotte qui lui serrait les jambes comme un fourreau de parapluie; sur sa grosse tête rouge, un petit chapeau gris, avec une fente dans le fond, comme les jeunes messieurs en portent à la ville. Ah! c'est que Pierre la Goyette était un des plus grands farauds du pays.

- Allons, je pars, dit Pierre à la mère la Goyette.

Au revoir, lui dit la mère, et trouve moyen de te faire bien voir. Ce n'est pas difficile ; tu n'as qu'à dire oui à tout ce qu'ils te diront, à trouver chez eux tout beau et tout bon. Comme cela, tu seras sûr d'avoir la mie.

Ah! c'est qu'elle n'était pas bête la mère la

Goyette.

Et n'oublie pas les prunes.

Pierre prit le mouchoir plein de prunes et se dirigea du côté des Perches. Il avait à peu près une heure de chemin à faire, mais il faisait bon voyager. Les foins étaient fanés, les blés étaient mûrs et la caille chantait : « Paie tes dettes! paie tes dettes!...

Pierre rencontrait de temps en temps des connais-

sances qui lui disaient:

- Gageons que tu vas fréquenter?

Pierre leur répondait tantôt par une bêtise, tantôt par une autre. Et il reprenait son chemin, content comme un roi en sifflant yu... yu... tu... yu... yu..., comme un merle.

Au lieu de tant siffler, il aurait mieux fait de regarder un peu mieux où il mettait les pieds. Comme il descendait une petite pente à travers le bois de la Roche, voilà que notre Pierre glissa sur des aiguilles de pins et brrroum! s'allongea sur le dos.

Nom de goui ! grogna-t-il.

Il se releva, se frotta le derrière et dit :

Et mes prunes?

Les prunes étaient à bas dans le mouchoir. Seulement, comme Pierre en tombant avait trouvé moyen de s'asseoir dessus, ce n'était plus des prunes, mais une marmelade de prunes.

— Qu'est-ce que je vais faire de ces prunes à cette heure? Je ne peux pas les offrir comme ça.

Et notre Pierre resta un grand moment à regarder ses prunes écrasées. Grand niais, va! Alors il se pensa:

Ce serait tout de même dommage de les perdre.

Je vais essayer de les manger.

Il se rassit à côté de ses prunes et, l'une après l'autre, il se mit à les avaler. Et il se flanqua quelque chose comme trois quarterons de prunes sur la panse. Il ne laissa sur le terrain que celles qui étaient trop écrabouillées.

- Quais! se dit-il quand il fut au bout. Je suis gonflé comme un bœuf, pourvu que ces prunes ne

me fassent pas mal!

Il avait marché à peu près une demi-heure et il passait à côte d'une vigne, quand quelqu'un l'appela. - Bonjour, Pierre.

Bonjour, maître Tenrô.

— C'était en effet le père Tenrô qui se prome-nait, les mains derrière le dos, dans son verger.

Ils se mirent à bavarder tous les deux, de leurs foins, de leurs moissons et ils arrivèrent à côté d'un prunier qui avait plus de prunes que de feuilles.

Alors le père Tenrô s'approcha du prunier et le secoua vigoureusement. Et les prunes tombaient comme la pluie.

– Mangez donc des prunes, dit-il à Pierre, elles

ne sont pas mauvaises.

pierre n'avait pas plus envie de manger des prunes que d'aller se noyer. Il se sentait le ventre comme une tonne, mais il n'osa pas déplaire à maître Tenrô, un grand vieux qui avait la barbe en patte de lapin et qui était regardant sur les convenances.

Et il se mit à manger des prunes, beaucoup, beaucoup. Mais il se disait:

J'ai grand'peur que ces prunes ne me fassent mal. Quand il ne resta plus une prune sous le prunier, ils se dirigèrent du côté de la maison. Alors, maître Tenrô dit:

- Faut que j'aille jusque chez Lapare, pour voir si le grand peut venir moissonner chez moi cette semaine, vous trouverez bien le chemin de la maison tout seul. La bourgeoise et Marie y sont. A tout

Comme notre Pierre arrivait dans la cour, il trouva la mère Tenrô qui revenait des prés avec un panier plein de prunes (ils ne savaient que faire de leurs prunes, cette année-là), et qui lui dit:

- Allons, Pierre, venez donc manger quelques prunes? Elles sont rudement bonnes.

- Mais, bourgeoise, je viens d'en manger avec maître Tenrô que j'ai trouvé au verger.

- Ah! oui, des prunes aigres, mais celles-ci sont meilleures: C'est de la reine-Claude. Goûtez-les, vous verrez.

Pierre prit entre les deux premiers doigts, la plus petite qu'il put trouver. Alors la Tenrode qui n'était pas des plus commodes se fâcha.

- Est-ce que vous les méprisez? lui dit-elle en branlant la tête.

Alors notre Pierre se rappela ce que la mère la Goyette lui avait dit : « Il faut trouver tout bon et tout beau. » Et il prit encore une grande poignée de prunes et se mit à s'en tortiller une dans les gencives. Mais quand elle arriva au nœud de la gorge, elle ne voulut pas passer et notre Pierre fut obligé de l'avaler en trois ou quatre coups!

- Vous vous étranglez donc? lui dit la Tenrode. - C'est... c'est... une prune qui a manqué de passer du mauvais côté, répondit Pierre.

- Mangez-en une autre pour la faire descendre. dit la Tenrode. N'est-ce pas qu'elles sont bonnes?

Oh! rudement bonnes, dit cet imbécile de Pierre.

Et de rage il se mit à avaler prunes sur prunes. Et il faisait des grimaces et des contorsions comme les comédiens qui avalent des couteaux à la foire.

Vous devez avoir soif? lui dit la Tenrode en arrivant à la maison, je vais vous tirer à boire. Marie ne doit pas être bien loin.

Pendant que la Tenrode était à la cave, voilà justement Marie qui s'amène.

Bonjour, Pierre.

Bonjour, Marie.

Et ils se mirent à rire, sans savoir pourquoi. Puis, Pierre lui demanda:

— D'où est-ce que vous venez donc?

— Du jardin, ramasser des prunes. J'en ai plein ma devantière. Regardez donc comme elles sont

Ah! ces prunes, elles commençaient à lui sortir par les yeux. Tout de même, il répondit :

- Ce n'est pas l'embarras, elles sont rudement

— Mais goûtez-les donc, reprit la Marie, en faisant sa voix aimable.

- Je vous remercie bien, je viens d'en manger dans le panier de votre mère.

- Mais ce n'est pas des mêmes, ce sont des prunes de roi, celles-ci. Allons, est-ce parce qu'elles sont dans ma devantière que vous n'en voulez pas? Je vais les mettre dans un plat, alors!

- Oh! non, répondit notre Pierre, en rougissant jusqu'aux oreilles, elles sont meilleures comme çà. Et il en prit une dans la devantière de Marie.

- Toute une! lui dit Marie, mais vous avez bien deux yeux?

Notre pauvre Pierre prit encore une prune. Et en faisant des yeux blancs comme un poisson qui cuit dans une casserole, il avala ces deux prunes. Mais il ne s'en fallut pas grand'chose qu'elles ne ressortissent.

Pendant ce temps-là, la mère Tenrô était remontée de la cave et avait mis un pot de vin et des verres sur la table.

- Pourvu qu'il fasse descendre mes prunes, se disait Pierre la Goyette.

La mère Tenrô, après avoir trinqué, avait laissé les deux amoureux ensemble et elle s'en était allée préparer le dîner, attendu qu'il était presque midi. Marie versait, Pierre buvait, mais ça ne lui faisait

pas de bien. Au contraire! Et au bout d'une demiheure, Pierre s'aperçut que le vin et les prunes ne

faisaient pas bon ménage dans son intérieur. Je ne sais pas si c'était le vin qui battait les prunes ou les prunes qui battaient le vin, mais c'était pis que la grande Révolution. Ca lui barattait dans le ventre comme quand on décharge un sac de pommes de terre dans un cuvier, ou quand on écrase des pierres sur les routes. Le pauvre la Govette ne savait comment se tenir sur sa chaise : il se tournait à gauche, il se tournait à droite, il se tortillait de toutes les manières, pas moyen de trouver la bonne position. Et rrronn... toujours ce roulement de caillous dans le ventre.

- N'êtes-vous pas malade? lui dit Marie qui lui voyait faire des yeux comme des œufs de pigeon.

Il allait répondre que non, quand, tout à coup, il fit un saut en l'air, comme s'il avait recu un coup de fusil. Puis, au triple galop, il traversa la maison en se tenant les flancs et en « brayant » :

· J'ai mal au ventre! j'ai mal au ventre!

Il traversa la cour en effarant les poules et les dindons et il se sauva derrière la grange, du côté du fumier.

Mais arrivé sur le fumier, notre pauvre Pierre s'apercut que... que... ce n'est pas le tout de courir, il faut arriver à temps.

Et notre imbécile de Pierre n'était pas arrivé à temps et c'était les prunes qui avaient gagné la

Pierre la Goyette ne pensa pas, comme c'est aisé à comprendre, à rentrer chez les Tenrô, mais il prit ses cliques et ses claques et s'en retourna chez lui à toute vitesse. Mais il fallut qu'il fît au moins vingt

stations... derrière les buissons. Arrivé chez lui, il se mit au lit et resta malade pendant huit jours. Et le plus malheureux de l'affaire, c'est que son mariage en a raté.

Car les Tenrô ont dit qu'ils ne voulaient point pour leur gendre « d'un jeune homme qui prend des attaques ».

Et voilà pourquoi, pour avoir mangé trop de prunes, Pierre la Goyette restera peut-être vieux garcon. Louis Mercier.

(Traduit du patois Roannais, avec l'autorisation de l'auteur, par P. Hervelin.)

A la recette. - Une bonne dame, la tête enveloppée d'un mouchoir, se présente l'autre jour au bureau de la Recette. Son tour venu et à la question: « Que désirez-vous, madame? » elle répond :

 Je voudrais me faire arracher une dent. Ahurissement du patron et des employés, qui ont peine à garder leur sérieux.

- Je regrette, je n'ai pas le temps aujourd'hui, madame, veuillez aller chez le Dr M ..., qui demeure tout près d'ici.

La pauvre patiente se retire avec forces remerciements pour l'amabilité de ce dentiste improvisé, qui fait souvent, hélas, à sa clientèle, des extractions plus douloureuses que celle d'une dent.

LA CAISSE

UAND le jeune Nialin, frais émoulu de l'ancienne Académie de Lausanne, fut nommé pasteur de la Moille-aux-Lovats, il n'avait pas même un sac de nuit pour emporter ses nippes et ses livres de théologie.

- Maître Chapuis, dit-il à son voisin le menuisier, vous me ferez bien une caisse pour y mettre mes bagages; je vous paierai le jour où je toucherai mon premier trimestre... Vous me la ferez plutôt un peu longue, à cause de ma redingote.

- Je suis à vos ordres, monsieur Nialin; et pour quand vous la faut-il, votre caisse?

- Si vous pouviez me la faire pour demain soir, vous m'obligeriez.

- Je vous le promets. Comme vous le voyez, je suis en train de fabriquer une caisse de mort; dès que je l'aurai finie, je ferai la vôtre...

- Miséricorde! s'écria ce pauvre M. Nialin en s'éloignant à longues enjambées.

Si nous ne savions qu'il n'est plus de ce monde, nous dirions qu'il court encore.

Champignons - On parle beaucoup d'empoisonnements par des champignons, parlons donc du remède indiqué par le docteur Sechvron:

Il suffit d'administrer immédiatement quelques pincées de noir animal délayé dans un verre d'eau.

« Par ce moyen, dit le docteur, des empoisonnés avec des champignons sont revenus à la vie sous mes yeux et sous ceux de mes confrères ».

Les amateurs de champignons auront donc toujours leur petite provision de noir animal pour se prémunir contre tout accident.

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. - Imprimerie AMI FATIO.



Vente en gros: Manuel frères, Lausanne, agents généraux de la maison Carl Schuler et Cie, à Kreuzlingen (Suisse).

Louis Béchert, Lausanne, denrées coloniales.

Louis Grandjean, "" " " " " " Hinderer frères, Yverdon. Louis Béchert, Lausanne, denrées coloniales. Louis Grandjean, "" "" "" Winandy et Cie, "" "" ""

S. DEGALLIER Le magasin est transféré en face du kiosque des Tram-ways, au bas des escaliers près la poste et la Banque cantonale.

HORLOGERIE-BIJOUTERIE

ATTENTION

Décidés à opérer un renouvellement total de notre rayon de COSTUMES D'ENFANTS, nous accorderons les rabais suivants pendant toute la saison du printemps-été 1909.

25 à 30 0/0 sur les costumes datant de 1907-1908.

15 à 20 0/0 sur les costumes saison hiver 1908.

16 do (0) sur les costumes printemps 1909.

N.-B. — Nos prix, marqués en chiffres connus, n'ont subi aucune majoration. Le pour cent de rabais est indiqué sur chaque costume.

Chacun voudra profiter de cette occasion. En oi à choix.

MAIER & CHAPUIS -- MAISON MODÈLE
RUE DU PONT -- LAUSANNE

BREVETS D'INVENTION

MARQUES DE FABRIQUE-DESSINS: MODÈLES. OFFICE GÉNÉRAL, FONDÉ EN 1808 LA CHAUX DE FONDS.

MATHEY-DORET Ingr.Consei